

DEUXIEME RENCONTRE  
avec  
**LOUIS BOURIGAULT**

---

---

*Mineur de fond  
à la mine des Malécots de Chaudefonds-sur-Layon*

Compte-rendu de la rencontre entre  
Paul Brébion, François Martin et  
Louis Bourigault

Retranscription : P. Brébion, F. Martin et M-P Martin

La Gourdinère, le 02/VIII/2002

**Deuxième entretien avec Louis Bourigault, mineur de fond aux Malécots de 1949 à 1964.**

*Paul Brébion, militant syndical et ancien fendeur à Trélazé, accompagné de François Martin, membre du bureau de l'association Sainte Barbe des Mines, interviewent l'ancien mineur chez lui, à La Gourdinière (St Aubin) le 2 Août 2002.*

**Paul Brébion** : Bien, bonjour. Nous rencontrons aujourd'hui Louis Bourigault qui a travaillé dans les mines de charbon du Layon. Alors si vous voulez, vous avez déjà dit un certain nombre de choses avec François. J'ai pas trop l'intention, moi, de revenir sur ce que vous avez dit, ce serait une répétition qui ne servirait pas tellement. J'ai, d'une part, des précisions à vous demander, et puis, d'autre part, je vous ai dit tout à l'heure que j'ai travaillé aux Ardoisières. J'ai été , et je reste, militant syndical. Vous avez été Délégué Mineur (DM), je voudrais qu'on en parle aussi dans la discussion. Bien sûr y'a des questions, mais on est à l'aise, hein ! Donc, pour commencer, vous avez dit que vous étiez maçon.

**Louis Bourigault** : Oui, j'ai été 12 ans. J'ai fait 3 ans d'apprentissage, puis 2 ans ouvrier jusqu'au départ au régiment en 46. J'ai fait une période de 1 an mais j'ai été remobilisé avec les événements qui se sont passés à Paris. J'ai donc fait 18 mois et puis après je suis rentré dans la maçonnerie, mais pas où j'avais fait mon apprentissage, chez M. Blandin à Angers, qui fait les châteaux d'eau. C'était son fils, qui doit être à la retraite maintenant. Il est président de je ne sais plus quoi...

**P.B.** : de la Chambre Syndicale du Bâtiment.

**L.B.** : Alors là, j'ai été 18 mois. Pis, comme je vous l'ai dit, y'avait du chômage. Fallait aller à Angers, c'était un peu difficile. Y'avait pas de communication comme maintenant. Fallait prendre le train aux Forges, ou alors à Chaudfonds. Fallait partir une demi-heure à l'avance. J'arrivais là-bas, les gars ça faisait une demi-heure qu'ils avaient commencé à travailler. Le soir, fallait partir plus tôt. Ben non, j'ai dit à M. Blandin, je lui ai dit : je peux pas continuer. Il avait été vexé. Il m'a dit : t'étais bien habitué avec moi, on s'entend bien, on va trouver quelque chose. J'ai dit : je regrette. C'est là que mon beau-frère m'a fait embauché à la mine. En 49.

**François Martin** : Votre beau-frère, c'était...

**L.B.** : Marcel Eveillard, qu'était mineur au fond. Il a pas fait beaucoup de mine. Il a fait 9 ans et demi ; il était silicosé à 100%. Parce qu'à ce moment-là, y'avait que le puits d'extraction mais pas de puits d'aération. Et comme ils minaient à sec, toute la poussière, ils l'aspiraient. Quand il est mort, y'a bien des années, il avait des tuyaux dedans, durs comme du plomb. Des tuyaux de plomb. Il pouvait plus respirer.

**P.B.** : Les alvéoles des poumons étaient...

**L.B.** : Complètement. Et avec 9 ans ½ de mine... Et j'ai eu deux beaux-frères qui sont décédés. Son frère est mort de silicose, mais longtemps après.

**P.B.** : C'est pas une maladie qui va en s'améliorant, mais toujours en s'aggravant.

**L.B.** : Oui, moi je suis silicosé à 40%.

**P.B.** : C'est ça, vous passez chez le médecin tous les 2 ou 3 ans.

**L.B.** : Moi j'ai été au docteur Manéger. Il va bientôt me rappeler sans doute, parce que c'est tous les 2 ans. J'avais passé y'a 2 ans. J'avais 30%. Il m'a dit : ça a augmenté un petit peu. Mais pas comme Georges Landebrit.

**F.M.** : Lui c'est 70%, ça s'entend.

**L.B.** : Ça évolue tout le temps oui. Tandis que moi, pour l'instant, ça évolue pas beaucoup. Le docteur Manéger m'a mis à 40%.

**P.B.** : La mine venait d'être creusée, mais dans le passé y'avait eu des mines, des ouvriers que vous avez dû connaître quand même, même en étant plus jeune, vous saviez que c'était dur. Vous avez préféré travailler à la mine plutôt que...

**L.B.** : Oui. Je préférerais travailler à la mine plutôt que dans le métier de maçon.

**P.B.** : Pourquoi ?

**L.B.** : Parce que c'était toujours à la même température, en principe, et les 8 heures de travail, je trouvais que ça passait en un rien de temps. La première semaine que je me suis

fait embaucher là, on peut dire que c'était dur. On descendait à 6h du matin, un casse-croûte de 10h à 10h25, 25 min de casse-croûte, on reprenait, on remontait à 1h½. On faisait 7h45 à peu près au fond, parce qu'après y'avait le ¼ d'heure de lavage. 7h un quart et trois quarts d'heure d'arrêt. J'aimais mieux travailler...

**F.M.** : Est-ce que vous aviez conscience que c'était un métier plus noble que la maçonnerie ou bien...

**L.B.** : Oh, je sais pas. Vous savez, la maçonnerie c'est très dur aussi.

**F.M.** : Oui, je dis pas ça pour ça ! Mais des maçons, y'en a un peu partout dans le département, des mineurs vous étiez les seuls.

**L.B.** : Oui, je suis d'accord. Moi je préférais la mine. Beaucoup sont venus, des jeunes que j'ai formés. Et bien, les premiers jours : oh ! je resterai pas longtemps. T'inquiète pas, tu vas voir au bout d'une semaine ! Tu voudras plus sortir de la mine. C'était vrai, ah ben oui. Tiens, un petit peu avant que la mine ferme, les réunions de syndicat et tout – parce qu'on était environ 45 en comptant jour et fond à travailler – y'avait à peine peut-être la moitié de syndiqués. Les autres ne l'étaient pas. Alors ces gars-là, ils réclamaient tout le temps, oui. On est syndiqués, y'a pas de réclamations ! On a jamais d'augmentations, tout ça ! Ben on faisait ce qu'on pouvait, parce que c'est pas toujours facile. On a réussi, pour finir, quand même... Parce que quand j'ai commencé à travailler à la mine moi, j'avais 50F de l'heure. Et dans le métier de maçon, j'avais 90F. Alors quand y'avait des augmentations, ils en profitaient tout pareil, y'a pas de doutes. Mais un moment, avant que la mine ferme, beaucoup, comme Vonec – il est mort, v'là encore un gars qu'a travaillé 7-8 ans – il disait comme ça : ben oui, vivement que la mine ferme, on ira se faire embaucher ailleurs, on gagnera plus cher. Bon, quand la mine a fermé, qu'ils ont reçu leur lettre de licenciement un mois à l'avance, tout le monde me disait : ah ! Si seulement la mine elle tournait encore. Qu'est-ce qu'on va faire ? Tiens, ben qu'est-ce que vous disiez avant ? Vous vouliez partir, c'est incroyable. Ben oui, on aurait bien voulu finir. Y'en a qui sont partis avant, comme Landebrit. M. Fourmault et d'autres sont rentrés là-bas, aux ardoisières. Emile B.( ? ), qui a travaillé peut-être, je sais pas, 1 an. Ça y'a pas porté profit, pauvre gars. Parce qu'il a pas touché sa retraite, il est mort pas longtemps après. Il a même arrêté un petit peu avant la retraite et pis, il est mort. Et M. Jouet qu'a travaillé et qu'a fini son temps à la mine.

**F.M.** : Il faisait quoi, là-bas ?

**L.B.** : J'en sais rien, ils étaient au jour sûrement. Et puis M. Brochard aussi, le gendre de ma fille. Il a travaillé aussi là-bas. C'était des gars qu'avaient été prisonniers, alors ils avaient peut-être une dizaine d'années ici. Il a fini son temps là-bas, comme Jouet. Il avait le temps de guerre qui comptait aussi, hein.

**P.B.** : Ben oui. Heureusement, on avait toujours, oui...

**L.B.** : Ben oui, mais on m'avait toujours dit que le temps militaire ne comptait pas pour la retraite parce que faut travailler avant ou tout de suite après.

**P.B.** : Ça aussi été ça pendant un moment.

**L.B.** : Quand ça a été le moment de ma retraite, ils m'ont demandé tous mes papiers et pis y'a pas eu de difficultés. J'ai envoyé ça tout de suite à Paris. Le temps du service militaire a compté 18 mois. Heureusement que j'ai été délégué, que je suis resté à la dernière minute, parce qu'il m'aurait peut-être manqué 2 ou 3 mois pour ma retraite.

**P.B.** : Oui parce qu'à ce moment là c'était l'intérêt de l'argent versé, alors qu'à partir de 15 ans, t'avais qu'une ½ retraite.

**L.B.** : Oui, c'est une ½ retraite que j'ai. Je ne me plains pas. Ce qu'il y a, c'est qu'au départ on n'était pas payé cher. C'était pas étatisé, c'était pour Bessonneau alors... Ils payaient que ce qu'ils voulaient alors...

**F.M.** : Vous disiez que M. Fourmault était bien vu de chez Bessonneau.

**L.B.** Oui, M. Fourmault est venu, mais en stagiaire. Il avait 20 et quelques années à ce moment-là, peut-être plus que ça... Il habitait Le Roc et il était stagiaire avec M. Genouillac. M. Genouillac, il est tombé malade et il allait le voir tous les jours. Alors il lui a dit : vous allez prendre ma succession. C'est là qu'il est devenu directeur-ingénieur, surtout qu'il était bien noté par Bessonneau puisqu'il faisait monter le plus de charbon possible. C'était son intérêt

car il se faisait bien voir. Il n'était pas ingénieur, mais il faisait les fonctions d'ingénieur. Il était des Ponts et Chaussées, je crois.

**F.M.** : Je ne sais plus.

**L.B.** : Oui, aux Ponts et Chaussées.

**F.M.** : Il a construit des routes.

**L.B.** : Eh ben, c'est bizarre, il est resté tout le temps là, jusqu'à la fin de la mine.

**F.M.** : Il faisait bien son boulot ?

**L.B.** : Ah ben oui ! Il descendait tous les jours au fond, tous les jours !

**F.M.** : Pas trop, comment dirais-je... prétentieux ?

**L.B.** : Oh non, oh non...Par contre, il faisait souvent des erreurs, faut appeler ça comme ça. Je lui disais à M. Fourmault, il serait là je lui dirais tout pareil, je lui disais : M. Fourmault, vous voulez faire comme ça ? Ben oui ! Moi, je peux pas, c'est pas possible. Si vous voulez le faire, dites moi comment, autrement, non. Alors il me disait : vous êtes bien plus calé que moi M. Bourigault, enfin il ne disait pas Mr, mais Bourigault..., vous voyez...Bon, ben faut continuer !... Il s'en est passé des éboulements à la mine ! Ah là là ! J'étais toujours bon pour ça, moi, les éboulements et les travers-bancs, vous savez ? La recherche des veines de charbon...J'en ai fait ma part.

**F.M.** : Les travers-bancs, c'était ce qui rapportait le plus ?

**L.B.** : Oui, parce qu'on était au marchandage, au mètre d'avancement, mais fallait bosser, hein ! J'ai eu des gars, comme Jean Vaillant, par exemple, qu'étaient costauds, pas faignants, bien courageux, mais ils avaient peur de taper dans la butte. Fallait parfois déblayer 20 à 30 berlines de cailloux avant de refaire de l'avancement. Il avait pris l'habitude de venir avec moi comme manœuvre, il prenait son manche comme ça... Pof, manche de pelle cassé ! ...Je disais : mon p'tit bonhomme, ton manche de pelle est cassé, je vais t'en retrouver une tout de suite. Je lui en trouvais une et je faisais remonter la cassée au jour pour qu'ils remontent un manche. Ça a pas duré longtemps, une ou deux fois comme ça et après, ça a été fini. Je lui ai dit : je veux bien travailler, mais on est deux, je vais pas faire ton boulot pour toi quand même... Après, ça marchait bien. On gagnait des sous. Moi, je doublais mon mois. A supposer que je gagnais à l'époque 30 ou 40.000 F par mois, je faisais 70 ou 80.000. Ca changeait ! ... Seulement, je sais pas comment on remontait le soir. On prenait la rampe, montait le plan incliné et quand on arrivait en haut...ouf... Oh là là !...

**F.M.** : C'était dur !

**L.B.** : J'ai vu des fois, aux derniers wagons qu'on chargeait avant de miner, qu'on se regardait l'un l'autre pour savoir qui serait le premier à mettre la pelle dans le wagon. Après, on se mettait à miner, alors ça allait à peu près bien, là. Mais quand on avait fini le soir et qu'on arrivait dans la cage pour remonter au jour, ah !..., on commençait à respirer. On passait sous la douche et ça allait, on était bien !

**P.B.** : Dans votre interview, et puis j'ai entendu d'autres mineurs, vous avez parlé des Vouzeaux.

**L.B.** : Oui.

**P.B.** : Si j'ai bien compris, c'est un canal, une galerie qui allait dans les marais ?

**L.B.** : Oui, c'est ça.

**P.B.** : Ca a été fait par qui ?

**L.B.** : C'était de l'autre guerre, de l'autre puits en 14-18. C'était une galerie qui devait être sans doute un retour d'air avec ce puits-là.

**P.B.** : Attendez, je vous coupe là, vous disiez que ça avait été creusé pendant la guerre.

**L.B.** : Oui, mais parce que l'ancien puits, qui existe encore dans les acacias, qui fait 375m, ce puits-là, a été sacrifié. On a refait l'autre, plus loin, d'après les ingénieurs et les anciens plans, qui atteignait 85m. Il est à quoi, 50m de l'autre.

**F.M.** : Oui, 50m. Il y a deux sites des Malécots.

**P.B.** : J'avais bien compris, mais c'était le problème de la galerie.

**L.B.** : Justement, ce puits-là, l'ancien, devait communiquer avec la galerie des Vouzeaux et nous, ça nous a servi pareil quand on a foncé le puits. Après, on a fait des galeries, forcément, et puis après des plans inclinés. En principe, toutes les eaux usées étaient récupérées dans des puisards et y en avait plusieurs. Y avait un puisard sous la cage.

Toutes les eaux usées et sales s'en allaient par la galerie des Vouzeaux pour se jeter dans les marais. Toutes les eaux claires, il y avait une fontaine à l'étage 60, montaient au jour pour les douches et pour les compresseurs. La galerie des Vouzeaux restait comme ça, mais ça communiquait avec le puits derrière, d'aération. Y avait une petite descenderie, si je me rappelle bien, et puis après la galerie des Vouzeaux. Les Vouzeaux, j'y suis passé souvent. A un endroit c'est voûté, c'est briqueté, pas très haut, large comme ça, un mètre, à peine la hauteur d'un homme. Il fallait se baisser. Elle fait peut-être, je sais pas moi, 300m.

**F.M.** : C'était dans le roc ?

**L.B.** : Ben le départ et puis la sortie, mais à un endroit c'était boisé. Fallait boiser, mettre des "cales".

**F.M.** : Donc, si on rouvrait la galerie, il y a de fortes chances pour que cette zone-là soit éboulée, mais il n'est pas sûr que si on dégage, ce soit pareil de l'autre côté.

**L.B.** : Peut-être. Je ne me rappelle pas exactement si c'était vraiment dur au départ. Si c'était vraiment dur au départ, il n'y a pas de problème, mais ça pouvait être boisé. C'était boisé sur une certaine longueur.

**P.B.** : On a dit aussi, toujours en me référant à ce que j'ai entendu, on a dit qu'il fallait faire attention parce que vous tombiez sur d'anciens travaux.

**L.B.** : Oui, assez facilement. Moi, je suis tombé plusieurs fois sur les vieux travaux. Alors on laissait tomber.

**P.B.** : Oui, mais ma question c'est comment ça se faisait car il devait y avoir des plans ?

**L.B.** : Ca venait du temps de l'ancien puits. Y avait des plans mais ils ne devaient pas savoir les lire, je sais pas.

**F.M.** : Les plans, je ne sais pas où ils sont.

**L.B.** : Peut-être en mairie de Chaudfondos ?

**P.B.** : C'est étonnant au niveau des mines .

**L.B.** : Y avait quand même pas beaucoup d'endroits. Moi, le temps que j'y ai été, je suis tombé dans un ou deux travaux anciens. On retrouvait tous les anciens cadres qui étaient pourris. On appelait ça les "taies" de châtaigniers et on s'en servait pour nous camoufler. Mais ça n'était pas pourri quand il fallait les couper. C'était dur. C'était très vieux et après on s'en occupait plus. Allez, hop ! on refaisait des traçages. On faisait des trous de sonde de 3m et puis c'est dans cette direction qu'il fallait aller. Ils devaient s'arranger des anciens plans. Je sais pas comment ils faisaient.

**P.B.** : Non parce que la direction devait avoir les anciens plans.

**L.B.** : Oui sûrement.

**F.M.** : Y'a eu toute une campagne de reconnaissance aux Malécots avant.

**P.B.** : Justement , au moment où ils faisaient le puits, ils devaient savoir sur quoi ils allaient tomber. Même si il devait quelque fois y avoir des points de recherche qui n'avaient pas été menés jusqu'au bout.

**L.B.** : Alors c'est vrai que dans l'ancien puits, c'était beaucoup plus profond. Est-ce qu'ils ne passaient pas en dessous ? Faudrait voir.

**F.M.** : Mais y'avait sûrement plusieurs étages dans l'ancien puits...

**L.B.** : Ben oui, ça faisait comme chez nous. Le puits faisait 85 m, mais après la galerie elle faisait environ 200 m. Y'avait un petit bout de plan incliné : c'était l'étage de 95, la galerie de 95, la première. Puis après, le plan s'est continué avec une plaque tournante comme je vous l'ai expliqué une fois. Hop, la galerie 117 qui se trouvait juste au-dessous de celle de 95. Pis après le plan s'est encore re prolongé quand l'exploitation s'est encore... et la plaque tournante était toujours là mais ça a été supprimé et puis hop 137.

**F.M.** : Si on prend les veines, elles plongent vers la Loire ?

**L.B.** : Oui mais enfin...

**F.M.** : Au niveau 95, vous exploitiez comme ça (en descendant) ; puis vous remontiez à partir de 117.

**L.B.** : Pas beaucoup à 95, un petit peu. Après à 117, on remontait sur 95 puis à 137 on remontait jusqu'à 117 puis après y'a eu 160 et tout ça.

**F.M.** : Vous rappelez-vous du nom des veines ?

**L.B.** : Ben non, parce que M. Fourmault nous expliquait pas. Nous on travaillait.

**P.B.** : Toujours par rapport aux anciens travaux : les ouvriers n'avaient pas obligatoirement la connaissance de l'ensemble du truc mais, d'une part, la direction les avait, et puis, après, vous avez été délégué mineur, donc vous deviez, vous aussi, avoir une connaissance des anciens travaux, parce que... On y reviendra tout à l'heure par rapport à votre rôle de délégué mineur.

**L.B.** : Précisément, je faisais des équipes, naturellement. D'abord j'avais 4 jours de payés par mois : deux visites au fond, deux visites au jour. On visitait le câble, la cage, tout ça... Autrement les veines de charbon ? Je les ai employées bien des fois parce que je travaillais dedans mais...

**F.M.** : Ah ! La géologie, ça...

**P.B.** : On y reviendra tout à l'heure. Parce que c'était aussi le fait même que vous soyez délégué mineur qui vous amenait à contrôler la sécurité.

**L.B.** : Ben oui. Tout le monde n'était pas content, ça c'est toujours pareil.

**P.B.** : Oui c'est évident, ça. Dans votre discussion avec François, vous aviez signalé, vous venez de le dire, les étages de 85, 95, 117, 137 puis après vous avez dit 160 alors que la 1<sup>ère</sup> fois vous n'en parliez pas. Vous étiez directement passé de 137 à 200. Je me suis dit : comment ça se fait qu'il y a comme ça 23 m qui sont passés...

**L.B.** : Y'avait 95, 107, 117, 137 et 160. Pis après, le plan continuait jusqu'à 200 m. Mais là on faisait les galeries au bout du plan, il était incliné à 40 et quelques degrés.

**P.B.** : Donc la partie entre 160 et 200 n'a pas été exploitée ?

**L.B.** : Une partie, pas partout.

**F.M.** : A partir du bout là, à 200.

**L.B.** : Oui, on faisait des montages pour rattraper 160. Après, ça s'est volatilisé puisque la mine a fermé. Y'avait du charbon ! C'est pas par manque de charbon que la mine a fermé.

**F.M.** : Y'en a encore.

**L.B.** : Oh là là ! Mais c'est bizarre, parce que vous faites un travers-banc en recherche. La veine de charbon elle va partir, mettons comme ça, elle monte, vous montez de 3 m jusqu'à l'aplomb du plan incliné. Vous allez avoir des veines de charbon qui font 2 m d'épaisseur, puis d'un seul coup 3 à 4 m. Alors là, il faut prendre à deux fois. Ça fait du travail et puis d'un seul coup, avant d'arriver à la galerie supérieure, ça peut se rétrécir ou ça peut s'élargir. J'ai vu des fois, toc, ça se terminait comme ça, surtout en traçage. Alors M. Fourmault disait comme ça : alors c'est un trou de sonde. Y'avait une épaisseur de cailloux, pis derrière c'était du charbon.

**F.M.** : Formation en chapelets. Y'avait des "boules"...

**L.B.** : On est tout comme ça. Par exemple, on prenait de 137 à 117. La première taille de charbon on la prenait en montant. Ça monte comme ça, à la verticale ou en plan incliné. On montait jusqu'à la galerie supérieure, en boisant naturellement. On passait des trucs de 2m50 environ et quand on arrivait là, dans la galerie, l'ingénieur disait : bon, ben on va remblayer une partie de ce que vous avez fait du montage. On laissait un passage, on mettait une chandelle sous les cadres ou sur les côtés. Les remblais, au lieu de les remonter au jour au terri, on les mettait à la galerie supérieure qui remblayait le montage qu'on avait fait. Et nous on reprenait une taille à descendre, à côté, avec le passage qu'on avait. Alors là, on faisait une trémie, en bas, et tout le charbon, au lieu de monter, il descendait tout seul en bas dans la trémie. Alors, le gars qui était en bas, il était en dessous et toc, c'était plein.

**F.M.** : Une trémie que vous taillez dans le terrain ?

**L.B.** : Oui, qu'on faisait nous-même avec des bois et pis une goulotte avec une porte. On soulevait la porte. Hop, on la refermait. Toujours à chaque étage, on montait ce truc. Autrement on était attrapé hein ! Mais c'était beaucoup moins dangereux après, quand on descendait. Parce qu'on était toujours sur le tas de charbon, tandis qu'en montant, fallait boiser, fallait faire un plancher. Oui, pis alors des fois, y'en avait qui étaient pas bien solides. Les gars, vous allez vous faire attraper. Alors des fois, y'avait des gros machins, des "couilles" qu'on appelait ça.

**F.M.** : Des "couilles de pape", c'est pas ça ?

**L.B.** : Oui, vous savez, on s'en aperçoit pas. On pique dedans, tout ça descend sur le plancher et vous allez avec naturellement. Faut faire attention. Moi je bardais toujours mon

charbon, tout le temps. Que ça soit solide ou pas solide. Je bardais toujours sur une moitié de chantier. Je piquais mettons un mètre, après je bardais. Je reprenais toujours comme ça, j'étais toujours à l'abri.

**F.M.** : Vous travailliez toujours sous un étayage.

**L.B.** : Tout le temps, ah oui ! Y'en avait qui ne le faisaient pas, mais des fois ça débloquent de 3, 4 m comme ça.

**F.M.** : L'ingénieur, il ne disait rien ?

**L.B.** : Ben si. Mais c'était fait, c'était fait. Ah bon, faut faire attention, hein !

**P.B.** : Vous avez dit, je crois que c'est vous, qu'à 400 m il y avait sûrement davantage de charbon que vous aviez...

**L.B.** : Oui, d'après l'ingénieur.

**P.B.** : Pourquoi ils n'y ont pas été au lieu d'avoir des conditions de travail comme celles que vous nous dites là ? Pourquoi ils n'ont pas été chercher tout de suite 400 ?

**L.B.** : Je sais pas, je peux pas vous dire. A 400, soit disant que c'était comme dans les mines du Nord. C'est à dire à plat. Un peu le fait des Ardoisières sans doute, à plateure qu'ils appelaient ça. Ils prenaient le charbon à plat, en montant. Et les galeries, ils ne les remblaient pas. Ils les foudroyaient, comme chez vous sans doute.

**P.B.** : Non, ils remblaient.

**L.B.** : Là, ces galeries, ils les foudroyaient. Ils boisaient naturellement, ils faisaient des pétards, des mines et puis ils foudroyaient. Ça devait faire un trou là-haut...

**F.M.** : Souvent, y'a pas besoin de mines. Ça s'écroulait naturellement.

**L.B.** : Oui. Beaucoup, quand c'était fait, ils foudroyaient d'après M. Fourmault. Parce qu'il avait été faire une visite des mines du Nord avec M. Berland. Ils avaient été là-bas et puis ils avaient vu ça. Mais il y avait beaucoup plus d'accidents aussi que chez nous parce que pour tirer le charbon, c'était des espèces de tapis roulants. Ils avaient peur, ils voyaient des étincelles sortir, et puis avec le grisou hein...

**P.B.** : C'est l'une des particularités des mines, notamment du Nord, pour améliorer la production, de faire tomber le charbon sur des tapis roulants.

**F.M.** : Et le rabot, qui grattait la veine ?

**P.B.** : Non, c'était pas le rabot, c'était la haveuse avant. Ils faisaient tomber le charbon sur le tapis roulant. Ça permettait d'aller plus vite au lieu d'avoir à pousser.

**L.B.** : On a eu le tapis roulant, enfin on appelait ça le couloir. Ça faisait environ 3 m de long, mais c'était articulé par pression d'air. On les inclinait, on mettait l'un au bout de l'autre ce qu'on avait besoin. Et puis ça secouait. On chargeait le charbon là-dessus au lieu de charger les berlines. Ça expédiait le charbon où on voulait, dans un wagon ou autre chose. On avait pas à pelleter dans les berlines.

**P.B.** : Vous avez eu ça aussi vous ?

**L.B.** : Oui oui.

**F.M.** : C'était des trucs qui pouvaient être longs ?

**L.B.** : Ah oui, c'était lourd. Fallait les installer, fallait les câbler pour les tenir comme il faut. C'était des trucs qui faisaient 3 m de long, et qu'étaient en ovale. Y'en a qui en ont récupéré, je sais pas où. Au fur et à mesure qu'on avançait, on en mettait un au bout, comme pour les rails quand on creuse une galerie. C'était pas mal ces trucs là.

**F.M.** : C'est une nouvelle utilisation de l'air comprimé.

**L.B.** : Oui, à air comprimé, comme les lampes que je vous ai dit là. Des lampes à air, c'était pas des lampes électriques, c'était des lampes qui fonctionnaient avec l'air des compresseurs. Y'avait une dynamo dedans. Je sais pas comment c'était arrangé à l'intérieur. Quand c'était cassé, on remontait ça au jour, ils en envoyaient une autre.

**F.M.** : Et vos tapis roulants, ça a un nom spécial ?

**L.B.** : Je sais pas vraiment. Nous on appelait ça des goulottes ou des couloirs. Je sais pas si cela avait un nom vraiment spécial.

**P.B.** : Oui, y'a-t'il, toujours, par rapport aux veines de 200 à 400, y'a-t'il des sondages qui ont été faits ?

**L.B.** : Non.

**P.B.** : Non, y'a pas eu de...

**L.B.** : Non, pas à ma connaissance.

**P.B.** : Tout le monde se fiait au fait que le puits d'avant était à 375 m, c'est ça ?

**L.B.** : Voilà, sûrement.

**F.M.** : La formation des couches, en fait ça passe sous la Loire vers -500 m.

**L.B.** : Oui.

**F.M.** : Les veines sont inclinées, et sous la Loire c'est plat. C'est à dire que les mines de Désert et de La Prée exploitaient ces veines à -500.

**P.B.** : Ils sont descendus à 500 m ?

**F.M.** : Oui, ils sont descendus à 500m. Donc les Malécots s'en allaient dans cette direction là. Le plan incliné s'en allait comme ça.

**L.B.** : Oui d'accord. Nous on était un peu sous le Louet aussi. Mais on n'allait jamais par là (*vers les anciens travaux du vieux puits - NDLR*).

**F.M.** : Vous vous éloignez de l'ancien puits.

**L.B.** : Toujours, oui toujours. Sauf que comme je vous dis, moi j'ai jamais travaillé dedans. C'est mon beau-frère qu'a travaillé : y'a une petite galerie au niveau 45, à 45m au dessous du niveau de la terre. M. Genouillac avait dit : on va faire une galerie par là, en direction du vieux puits. Puis avant d'arriver, peut-être à 3 - 4 m du puits y'a eu beaucoup d'eau. Alors M. Genouillac a dit : hop ! Il faut arrêter tout de suite. C'était mon beau-frère, Marcel Eveillard. Ils ont arrêté, ils ont fait tout un barrage avec de la terre glaise et du bois pour pas que l'eau vienne. Le puits était plein d'eau, forcément. Et puis après, on est jamais retourné. Cette galerie là a toujours existé, on y allait avec Berland, comme ça, pour voir. Mais après, on s'en allait toujours sur Nantes, jamais à remonter vers les vieux travaux. Sans doute il devait y'en avoir à tous les étages, y'a plusieurs étages.

**P.B.** : Pourquoi ils ont pas repris. Ils auraient pu vider le puits et...

**L.B.** : Ben oui, c'était pour Bessonneau probablement qu'ils ont peut-être pas voulu. Ils avaient fait le puits à 85m. Ils auraient pu le faire à 200 m mais ça devait peut-être pas les intéresser. Il fallait du charbon tout de suite pour faire tourner l'usine Bessonneau.

**F.M.** : Faut nuancer aussi. Parce que le puits qui a été utilisé par Bessonneau, c'était déjà un ancien puits qui avait été creusé à la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale. Y'avait 4 puits qui avaient été commencés sur le nouveau site. Ce puits de 85 m, il était à 60 m à l'époque, pis il a été remblayé après...

**L.B.** : Le puits de 85, il devait y avoir un petit peu de fait. On l'a plus creusé.

**F.M.** : Il a été déblayé et prolongé.

**L.B.** : Y'en avait pas beaucoup de fait. Déblayé un petit peu oui, et puis on l'a creusé.

**F.M.** : C'est vrai qu'ils auraient très bien pu prendre l'ancien puits parce que y'a des choses que...

**L.B.** : Oui mais y'avait du travail dans l'ancien puits.

**F.M.** : Il était maçonné.

**L.B.** : Oui je sais, briqueté même à des endroits. Vous vous rendez compte, c'est vrai qu'il y avait pas le matériel qu'il y a maintenant.

**P.B.** : C'est peut-être une ânerie ma question...

**L.B.** : Non non, parce que là, c'était un coup de grisou qu'il y a eu dans l'ancien puits.

**F.M.** : Oui.

**L.B.** : A la suite du coup de grisou, ça a arrêté un moment, puis après y'a eu plein d'eau. Il s'est arrêté comme ça. Y'a eu un homme au fond, l'enterrement s'est fait sur le puits. Y'a un cheval même que j'ai entendu dire. Alors tout le matériel, les rails tout ça, ça doit être de reste au fond. Presque tout le matériel. Ils ne sont jamais retournés après le coup de grisou (*Faux. Le puits a été réutilisé encore quelques années après - NDLR*). Parce que chez nous, si, j'en ai vu un petit coup de grisou, mais c'était pas terrible. Y'avait presque pas de gars, pas beaucoup dans certains chantiers. Fallait faire attention quand même quand on faisait la visite, surtout le lundi matin car, forcément, le samedi on ne travaillait que le matin. Le dimanche on bossait pas. Alors, quand le lundi les hommes montaient dans le chantier, fallait faire la visite avant et puis on mettait un soufflard pour évacuer le gaz de bonne heure. Ceux qui montaient là-dedans ils s'endormaient puis "pouf" ! Fallait faire attention avec la lampe à essence. On éteignait nos lampes à chapeau, on montait la lampe doucement. La

flamme toute basse, toute basse puis d'un seul coup "hop" la flamme elle montait comme ça. Alors y'avait intérêt à redescendre tout doucement puis de s'en aller dans la galerie en dessous. Parce que vous auriez continué comme ça, la machine elle explosait !

**F.M.** : La machine, c'était la lampe ?

**L.B.** : Ah ben oui, parce que la lampe elle explosait.

**P.B.** : Et c'était le même système que dans les mines du Nord ?

**L.B.** : Oui oui, pareil. L'ingénieur, comme il descendait tous les jours, bon, il faisait pas la visite du gaz tous les jours, mais au moins 2 ou 3 fois par semaine. Il regardait avec la lampe à essence. Après il a eu un appareil pour détecter, pour voir si y'avait du gaz.

**F.M.** : Grisoumètre ?

**L.M.** : Oui, un appareil à bretelle. Le premier coup qu'il a descendu, on a dit : tiens ! C'est un appareil photo. Non, c'était un détecteur de gaz. Par contre, dans tous les chantiers, que ce soit en charbon ou en travers-bancs, on avait tous une lampe à essence accrochée dans la galerie. Quand on tirait dans un travers-banc, il fallait regarder s'il y avait pas du gaz, le détecter avec la lampe. S'il y avait pas de gaz, hop, on tirait nos mines.

**F.M.** : C'était plus un détecteur qu'une lampe, ça devait pas éclairer grand chose...

**L.B.** : Non ça n'éclairait pas beaucoup. Un petit peu mais c'était principalement pour détecter le gaz. Oui, parce que, admettons dans une galerie, s'il y avait une petite veine de charbon, ça aurait pu être grisouteux, il aurait pu y avoir un petit peu de gaz. Alors l'ingénieur disait : surtout, faut regarder à la lampe à essence. S'il y a quelque chose, vous ne tirez pas, vous mettez un soufflard dedans pour que l'air se renouvelle. On aurait tiré les mines, on en aurait peut-être pris un coup nous aussi !

**P.B.** : Sûrement ! Vous avez dit tout à l'heure que vous étiez 45 à peu près dans...

**L.B.** : Oui.

**P.B.** : 45 salariés. Est-ce qu'il y avait des femmes ?

**L.B.** : non.

**P.B.** : Il n'y a jamais eu de femmes ?

**L.B.** : Non, jamais. Au jour, ils devaient être 2 trieurs de charbon, le contremaître, non pas le contremaître, le comptable qui aidait au triage. Comme il n'avait pas trop de travail et comme ça lui plaisait, il triait le charbon, il enlevait les pierres. Oui oui. Après, y avait un lampiste, un forgeron, l'électricien, 2 ou 3 gars mais qui venaient et se remplaçaient naturellement, puisqu'il y avait 2 postes. M. Jouet qui était treuilliste. Vous aviez aussi Drouant qui a travaillé un bon moment à la mine et il s'est pendu. Et dimanche, j'ai vu justement quelqu'un qui voulait me parler. "Ca va ?" y m'dit, "vous m'reconnaissez pas ?". J'ai dit non, forcément, y a tellement longtemps. "Ben, vous avez travaillé avec Gael Drouant." Ah ben, sûrement, il m'a descendu et remonté bien des fois. "Il était treuilliste" y m'dit, "c'est ça. Vous savez comment..." "Oui, je sais bien, il s'est pendu. "Eh bien, c'était mon frère". Ah bon ? Ben oui maintenant, ça se retrouve !... Alors au jour, ils étaient 7 ou 8 à peu près. Tout le reste, c'était au fond et puis les contremaîtres Berland, M. Blond qui est venu des mines de je ne sais pas où. Mais il était âgé lui, déjà. Il est venu un peu comme démonstrateur pour faire le boisage, le boisage anglais (*anglé ? NDLR*), et puis après, il est resté un peu comme contremaître. Il habitait à La Haie Longue. Et puis y a eu Daniel..., Joseph Daniel, c'était son nom. Il était ouvrier, mais il a passé contremaître. Il était silicosé à un certain degré, il ne devait plus descendre au fond, mais enfin il a descendu presque jusqu'au dernier jour. Et puis il y avait un gars de ma classe qui a été ouvrier aussi, Oger, il a remonté un jour du fond parce que, on se connaissait bien puisqu'on était de la classe, il disait, le matin "qu'est-ce que je suis mal. J'ai mal au ventre !" Je lui ai dit "T'es comme un ballot ! Tu peux pas remonter au jour ? Va au médecin !" Ah ben non. Il était très dur ce gars-là. C'était un sacré travailleur ! Et il travaillait en même temps comme contremaître dans les chantiers et tirer les mines. Il était boute-feu un peu.

Ben, longtemps comme ça. Puis un beau jour, y m'dit : "j'peux plus tenir. Ca m'embête parce que faut que j'tire les mines ce tantôt, ce midi à 1h avant que j'parte." Je lui dis "Si t'as confiance en moi, tu m'donnes les clés, l'explosif et ainsi de suite, et j'irai tirer les mines." "Ah ben, d'accord !". "Allez, hop, remonte au jour !" Je l'ai pas vu redescendre, ah non !

**P.B.** : Ils n'ont pas voulu qu'il redescende ?

**L.B.** : Non, je sais pourquoi. Ils l'ont emmené chez lui, puis à l'hôpital. Ils l'ont ouvert et ils l'ont refermé aussitôt. Et puis, peut-être 15 jours après, il est mort. Un cancer. Il voulait pas, il était dur, dur comme tout. Je lui disais : mais bon sang ! Ton boulot, il courra tout pareil, hein! Tu vas rester là pour qui, pour quoi ? Il est mort jeune. Il avait quoi ? Avait-il 30 ans, oui, c'est tout.

**P.B.** : Vous parliez des boute-feux. Qui décidait de cette formation-là et quelle formation il y avait ?

**L.B.** : Alors là, vous savez, la formation, ça venait progressivement, à voir les autres faire et tout. M. Fourmault, comme il était un peu contremaître, il passait pour voir les gars et puis ils tiraient les mines. Mais question formation, j'sais pas si y a eu une grande formation. Ils ont dû apprendre ça sur champ, comme moi qui ai appris le métier de mineur avec les autres.

**P.B.** : Je comprends bien les mineurs, parce que c'est sur le tas que la formation se faisait, mais pour le tir, il fallait une connaissance.

**L.B.** : Non, parce que moi, j'en ai tiré des mines que M. Fourmault n'a jamais su, parce que avec M. Blond, là, qui était assez âgé et qui faisait fonction de boute-feu, quand il disait : "à 117 pour aller à 200 m tirer les mines, j'en ai plein les pattes." Il avait confiance en moi et puis pas qu'en moi. Il y en avait plusieurs. Il disait : "Tiens, v'là les clés pour les explosifs. Tu prends ce qu'il faut, tu bourres tes mines, tu les tires et tu me fais le rapport au jour en arrivant."

**F.M.** : Oui, parce que vous dites que les plans de tirs n'étaient pas toujours les mêmes. Vous ne mettiez pas les mêmes quantités d'explosifs.

**L.B.** : Ca, ça dépendait du terrain.

**F.M.** : Oui, c'est le boute-feu qui juge.

**L.B.** : C'est le boute-feu. Mais comme on n'avait pas de boute-feu, moi, je faisais ça à ma manière et ça réussissait toujours bien.

**P.B.** : Vous faisiez boute-feu en même temps

**L.B.** : Oui, je tirais mes mines et puis, le soir, on remontait à 8h, 8h et demie. Quand on arrivait au jour, la douche! Blond, il venait et disait : "Alors ?" Je disais : "J'ai employé tant de cartouches, j'avais tant de mines, tant de cartouches n°1, n°2, n°0... Parce qu'on tirait aussi les mines.

**F.M.** : Les bouchons.

**L.B.** : Oui, les bouchons. Un bouchon au milieu et puis de chaque côté, au-dessus. Mais on tirait toujours par numéros, on ne tirait pas toutes les mines d'un seul coup : n°0 puis les 1 et les 2. Y avait plusieurs sortes de couleurs de fils. On a toujours bien réussi, sauf une fois que, moi, je faisais un travers-banc, comme ça et j'avais Rotureau qui était bien plus vieux que moi... Il faisait un travers-banc dans l'autre sens. Ça faisait comme une croix. Alors, le soir, moi je charge ma mine comme d'habitude, lui, il charge ses mines dans un terrain qui était très très dur. Il avait dû charger trop dur sans doute. On monte dans le plan à une trentaine de mètres pour se camoufler. Eh bien, vous allez peut-être pas croire, quand on a tiré les deux chantiers ensemble, on aurait dit que la guerre avait passé : nos casques, ils ont remonté le plan.. " Qu'est-ce que c'est que ce travail-là ?" . "J'sais pas, mais tu vois, ça fait du bruit ! Je sais pas si y'a du remblai, mais ça fait du bruit !"

**F.M.** : Les oreilles ?

**L.B.** : Ah oui ! Quand on est redescendu, le lendemain après-midi, puisque c'était le poste du tantôt, oh là là ! ... Pour lui, c'était très bien parce que c'était très dur. Y avait peut-être une brouette de remblai, c'est tout. Comme c'était dur, on boisait pas. Mais dans mon chantier, moi, je boisais. J'étais avec un gars de Rochefort. On boisait à peu près tous les mètres avec des bois comme ça, debout et puis un chapeau dessus, on taillait. Eh bien ça avait coupé les buttes, ça s'appelle des buttes, comme si vous aviez pris une scie. Y en avait au moins une dizaine et un bourroir, il avait traversé long comme ça, un chapeau et un bois comme ça, il aurait pas fallu être en face, hein!. Un bout de bourroir qu'avait dû rester dans un trou ! Ben oui, mais le decauville, au lieu d'être par terre, il était monté comme ça, de côté. On a été plus de huit jours à remonter la galerie. Fourmault il a toujours demandé : "Comment qu'ça se fait ? Comment q'ça se fait ?" On n'a jamais dit qu'on avait tiré les deux chantiers ensemble. C'avait fait dépression, sans doute. Mais c'est la seule fois. Il a jamais su,

Fourmault, que je tirais les mines. Par contre, une fois, y m'dit : "Venez donc ici Bourigault. Y'a un chantier, là-haut, un éboulement, alors y'a des gros pavés, j'sais pas comment vous allez faire." Ben oui, c'était à l'étage 237. Alors je prends un marteau, je fais un trou dedans, un trou comme ça. C'est lui qui a bourré. "C'est tout ce que vous mettez là-dedans?" "que je lui dis." Ben oui, ça doit faire assez . Vous savez faire marcher ?" "Ah oui!" "Bon, faites moi voir. D'accord, tirez ça." Mais deux ou trois jours après, il me dit comme ça : "Mais vous avez fait cela d'autres fois ?" "Non, juste avec vous !" "Ben, comment que ça se fait ?" "Ben à force de vous voir avec les lampes à essence et tout, on apprend.." Et il a jamais su qu'on tirait les mines, jamais, jamais.

**F.M.** : Il devait s'en douter, non ?

**L.B.** : je pense pas.

**P.B.** : Il devait s'en douter, mais comme il n'avait pas de preuve...

**L.B.** : Ah oui, c'était pas comme avec Berland. Pourtant, Berland, je le connaissais, je le tutoyais et tout. Je le connaissais avant de travailler à la mine. Je l'aurais jamais fait avec Berland. D'abord, il laissait pas faire, c'est toujours lui qui tirait les mines, tout le temps, tout le temps.

**F.M.** : Il n'avait pas grande confiance dans son porion.

**L.B.** : Je sais pas. Moi, j'avais bien confiance en lui, mais lui, il voulait faire ça lui-même. Il n'avait pas confiance beaucoup dans les gars de la mine. C'est qu'il était dur Berland ! Il en a donné des amendes ! Il était déjà rentré du temps de Genouillac. Il était alors ouvrier. Il était du côté de St Maurille, par là, qu'il était venu Berland. Il est devenu ouvrier et puis comme M. Genouillac avait besoin d'un gars pour faire le contremaître et boute-feu, il l'a nommé boute-feu. Alors après, il travaillait plus, il était contremaître. Puis comme il était très adroit Berland, il avait appris un peu de serrurerie, quand il y avait une panne au fond, il mettait pas longtemps à résoudre la panne. "Allez Robert, tu viens? Y a une colonne à réparer !" Alors il préparait tout au jour, il faisait un peu de forge... et tout de suite c'était réparé. Alors Fourmault, il avait confiance en lui, forcément, c'était normal ! Mais autrement, pas de copains à la mine hein, même moi..

**F.M.** : C'était le chef !

**L.B.** : Oui. Par contre, quand on était sorti de la mine, des fois les gars s'arrêtaient au café à Ardenay, chez Coulon, alors, bon, il allait quelquefois boire un coup avec nous, avec eux du moins, et après il redescendait chez nous, puisqu'il habitait juste en face. Puis il disait aux gars: "A demain !". Il avait passé l'après-midi comme ça. Mais alors le lendemain si les gars étaient pas au boulot ou s'ils arrivaient pas à l'heure, y avait plus de copains ! Par contre, autrement, impeccable. Oui, c'est curieux.

**F.M.** : Il faisait la part entre travail et...

**L.B.** : Voilà ! Oh, j'ai eu des coups durs avec lui des fois. J'lui ai dit bien souvent : "Tu me fais suer hein !, je connais mon boulot !" Alors, c'était fini.

**P.B.** : Dans les ouvriers qui travaillaient avec vous, combien il y avait de personnes qui venaient de St Pierre Montlimart ?

**L.B.** : De St Pierre, Oh, il devait y en avoir 4 au moins. Il y avait Antoine Chevreau, son beau-frère, je ne me rappelle plus de son petit nom et puis en haut... Ils devaient être 4 qui sont venus, dont un forgeron. L'autre il s'occupait de l'entretien au fond et au jour et puis l'autre, je sais plus, il était peut-être bien treuilliste, quand j'ai commencé à travailler. Ils devaient être 3, 4 au maximum de St Pierre. Par contre, j'ai connu un gars de St Pierre aussi, Jiskra, un Polonais. Il a travaillé aux Bruandières, lui, il est pas venu ici. J'en ai connu des gars, mine de rien, à la mine des Malécots. Il en a passé parce qu'on était 45 ouvriers . Mais il en a passé , j'sais pas, peut-être 60, peut-être plus. Y en avait qui faisaient 2 mois. Y en a un qu'a fait un jour, une demi-journée. Il a fait ½ h au fond, ah, oui, c'est tout. Il en a eu marre et il a dit au gars qu'était avec lui : "Ben moi, j'voudrais ben remonter". Il a appelé Berland qui l'a fait remonter et on l'a plus revu. C'était un jeune, ça l'intéressait pas..

**F.M.** : Ils ont continué à embaucher jusqu'à la fin ou... ?

**L.B.** : Ils embauchaient de temps en temps, parce que, malgré tout, y en avait, ben qui avaient un travail ailleurs qui leur plaisait davantage, alors ils partaient et il fallait

rebaucher. Alors ça s'en allait, ça revenait. Y en a même qui sont partis et qui sont revenus deux ou trois ans après...

( *Interruption, NDLR* )

**P.B.** : Donc vous disiez qu'il y en avait 4 de St Pierre. Est-ce que vous avez eu beaucoup d'étrangers?

**L.B.** : Quelques uns, pas beaucoup. Polonais et Tchèques.

**P.B.** : Combien, à peu près?

**L.B.** : J'ai connu Lorandovski, un Polonais, Orzel Polonais aussi, un Tchèque, je me rappelle plus comment il s'appelait, c'est des drôles de noms ! Enfin, ils devaient être 3, moi, j'en ai connu 3 à la mine. Des bons gars, des travailleurs !

**P.B.** : Et ils venaient d'où ?

**L.B.** : Ah, ça, ils sont venus pendant la guerre. Ils sont venus avec des femmes qui n'étaient pas bien renommées à St Aubin. Ca faisait un peu la pute, comme on dit. Alors je sais pas vraiment d'où ils sont venus. Il a travaillé un petit peu partout ce gars-là, le Polonais, celui-là surtout que je connais bien, le Lorandovski. Il a travaillé dans des fermes. C'était un peu des têtes brûlées, des travailleurs, mais des têtes brûlées ! Ils ne restaient pas longtemps dans le même endroit. Y a qu'à la mine, il y est resté un bon moment parce que je me rappelle qu'un jour M. Fourmault descend et me dit : "Joseph, ça va ?" "Oui" Il causait bien le français mais enfin il avait un accent. Je sais pas ce qu'il lui a dit, il a dû faire une réflexion il lui a dit "Ah nom de diou, pas venir faire chier moi, hein" Il prend la hache et il lui court après. Il s'est sauvé. Le lendemain, il est revenu. "Alors ? Ca va mieux ?" "Oui, ça va très bien aujourd'hui." (*rires*)

**F.M.** : Il aurait pu se vexer, l'ingénieur.

**L.B.** : Non, non, il prenait ça à la rigolade.

**P.B.** : Ils ont travaillé combien d'années à peu près ?

**L.B.** : Ah, Orzel ? Il a travaillé dans les mines du nord, lui. Euh, non, dans les mines de St Pierre, dans les mines d'or. C'est de là qu'il est venu après ici. Oh, il a bien été une dizaine d'années, peut-être pas loin. Sûrement, oui ! J'ai travaillé avec lui d'abord comme manœuvre. C'est les seuls trois que j'ai connus à travailler comme ça, en étrangers, autrement c'était tous des gars de par ici : Chalonnès, St Aubin, Ardenay, Chaudefonds, Rochefort comme Cousseau. Y en avait pas beaucoup.. Y en avait quand même 3 ou 4 de Rochefort qui sont morts maintenant, sauf Cousseau. Comme tous les gars qu'habitaient la cité de la Valette, la fameuse cité de la Valette. Tous les gars qu'étaient là, y en avait beaucoup, hein, ils sont tous morts, même les femmes.

**F.M.** : Les cités de la Valette, vous connaissez un peu l'histoire ? Vous connaissez pas du tout ?

**L.B.** : Non, pas du tout

**F.M.** : Je sais pas, moi, ça n'a pas été construit pour les mineurs ?

**L.B.** : C'était pour les fours à chaux de l'Orchère là.

**F.M.** : Pour les chauffourniers

**L.B.** : Mon père a travaillé là-dedans. J'habitais dans une maisonnette, mais j'avais peut-être 4 ans, 3 ans ½. A partir de 3 ans je me souviens à peu près de tout ce que j'ai fait... C'était marrant : la Basse Loire...

**F.M.** : Ah, oui, les carrières de la Basse Loire.

**L.B.** : Oui, mais c'est arrêté, je crois.

**F.M.** : Les fours à chaux sont terminés.

**L.B.** : Non, non.

**F.M.** : Les carrières elles-mêmes ?

**L.B.** : Je crois. Ou alors c'est en fonction de se terminer. J'ai entendu parler de ça, je sais pas. Alors aux maisonnettes, on appelait ça les maisonnettes, ç'avait été construit pour les fours à chaux.

**F.M.** : Pour eux ?

**L.B.** : Pour les fours à chaux, oui et puis après, ça a servi aux mineurs. Oui, y en avait, elles étaient à tout touche...Je ne sais pas combien il pouvait y en avoir... Peut-être 20...Peut-être pas une vingtaine, mais une quinzaine au moins, facile.

**F.M.** : Qui vivaient là-dedans.

**L.B.** : Oui, qui travaillaient à la mine, aux Bruandières, et quand ça a fermé, ils sont venus aux Malécots.

**F.M.** : C'est pas loin des Bruandières, là.

**L.B.** : Non. Et si M. Genouillac était resté, lui, son idée, c'était de faire communiquer les Malécots avec les Bruandières.

**F.M.** : Oui, c'est de l'autre côté. Il fallait entrer dans le...

**L.B.** : On aurait traversé sous la route, je sais pas où. On aurait pu passer sous les coteaux. S'il était resté, ça se serait sûrement fait. Vous savez ce qu'il avait décidé en plus ? Il avait décidé de faire marcher la mine, pour Bessonneau naturellement, mais de faire monter une usine de boulets avec la poussière et ça se serait sûrement fait, hein. Manque de chance ! Il est tombé malade et puis, après il est décédé, il n'y a pas si longtemps que cela m'a dit Mme Fourmault. Il aurait resté, si ça se trouve, ça tournerait encore !

**F.M.** : Oui, quoique...

**L.B.** : Peut-être pas pour Bessonneau. Oh, oui, il en sortait encore du charbon. Y a encore des marchands de charbon.

**P.B.** : Pas beaucoup.

**L.B.** : A Chalonnès, y en a encore. Ils ne font pas que ça. Ils font le bois, le charbon, un petit peu de tout.

**P.B.** : Quand le puits a commencé, en fonction de ce que vous venez de dire là, il ne devait pas y avoir beaucoup de gars qui connaissaient le travail de la mine.

**L.B.** : Ben non, à part des gars qui ont... c'était des mineurs, mais, enfin, ils travaillaient en carrière, à St Charles, alors ils connaissaient les mines. Ils connaissaient le truc. Des bons travailleurs. Mais autrement, il ne devait pas y en avoir beaucoup, peut-être un ou deux.

**P.B.** : Comment se faisait leur formation ?

**F.M.** : Au départ.

**L.B.** : Ca s'est fait comme ça, sans doute un ou deux qui savaient travailler et puis les autres ont appris, hein...

**F.M.** : Genouillac, il connaissait le boulot ?

**L.B.** : Ah oui, Genouillac sans doute. Ah oui, c'était un bon ingénieur.

**P.B.** : Entre connaître intellectuellement et faire le travail...

**L.B.** : Faire le travail, ça je peux pas vous dire exactement. Moi, je peux vous dire que j'ai appris. Je suis rentré comme manœuvre. J'ai appris à travailler parce que je suis passé avec tous les mineurs. Y en avait pas mal ! Je suis passé avec tous. Alors les catégories, ça montait pas vite. On était p't'être 6 ou 7 mois... Après ben, on se débrouillait un p'tit peu. 2<sup>e</sup> catégorie et puis 3<sup>e</sup>. Normalement, ils n'avaient pas le droit de nous mettre en 5<sup>e</sup>, il fallait qu'ils nous mettent en 4<sup>e</sup>. C'était un poste sous payé. Enfin, ils en mettaient quand même, c'est pourquoi j'avais dit qu'y avait des mineurs, mais j'appelais pas ça des vrais mineurs parce qu'ils n'étaient pas vraiment initiés au travail. Alors après, quand on allait en 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> catégorie, alors là, on connaissait tout au bout de 10, 12 ans. Si on connaissait pas, c'est parce qu'on n'avait pas voulu apprendre.

**P.B.** : Non, mais entre ça et puis le début, si y avait pas eu d'ouvriers qualifiés...

**L.B.** : Il devait y en avoir plusieurs de qualifiés quand même.

**F.M.** : Y en avait qui venaient des Bruandières aussi.

**L.B.** : Peut-être à ce moment-là. Ah je sais pas depuis le début.

**F.M.** : De l'Aiglerie ? Non ?

**L.B.** : Peut-être de l'Aiglerie, c'est possible.

**F.M.** : Parce que l'Aiglerie appartenait aussi à Bessonneau.

**L.B.** : Oui.

**F.M.** : C'était les mêmes employés.

**L.B.** : Oui, j'ai connu un gars de l'Aiglerie qu'était porion. Il avait plus qu'un bras. On l'appelait "Bras de fer" parce qu'il avait un crochet. A monter les échelles, ça y allait. Je me rappelle plus son nom. Un bras en moins, oui, oui.

**F.M.** : Il l'avait perdu à la mine ? Vous savez pas ?

**L.B.** : Ah non, je sais pas. Peut-être un accident. Par contre à la mine, y a eu..., mais moi j'y travaillais pas, mais j'en ai entendu parler, puisque j'ai habité Ardenay assez longtemps, y a eu un coup de grisou à l'étage de 60. Deux gars que j'ai connus, j'ai travaillé avec eux après. Ils étaient en train de tirer du charbon, y en avait un en bas. Y avait un plancher, y avait du charbon en poussière... A ce moment-là, il n'était pas interdit de fumer. Ils avaient apporté leur paquet de tabac, cigarettes et allumettes, ben oui. Le gars qu'était en bas: "Tiens, je fais une cigarette, mais j'ai pas de feu. T'as pas du feu?". "Ah si." Il allume le briquet, paf!, ça explose ! Y a pas eu de suite, heureusement. Mais pas longtemps après, dans une certaine galerie, ça s'est produit un peu comme ça, comme un coup de poussière et les gars ont eu le temps de monter au jour, deux. Y avait même, je crois, un étranger, mais je sais pas qui c'était au juste. Quand ils sont arrivés au jour, y avait le comptable. Toute la peau de leurs mains était restée sur les barreaux de l'échelle et ils sont morts des suites de leurs blessures.

**F.M.** : Les deux ?

**L.B.** : Non, un, l'autre, je sais pas ce qu'il est devenu, j'ai perdu cela de vue. Il était brûlé à un certain degré mais il avait réussi à remonter par les échelles.

**F.M.** : La cage, non ?

**L.B.** : Ben non, parce qu'ils devaient se trouver à un endroit où ils pouvaient pas revenir vers la cage, alors ils ont pris tout de suite l'issue de secours. Mais je travaillais pas là, je l'ai pas vu. Par contre M. Vichemond, il s'est fait tuer et par sa faute. Vous savez, quand la cage elle monte, par exemple du bas de 85, du bas du puits, y avait un étage à 60. Il était à l'étage 60 ce gars-là. Au lieu de faire arrêter la cage ( on tirait un coup sur la sonnette. Un coup, ça voulait dire arrêt ) au lieu de faire arrêter la cage au niveau 60, lui, il a monté dedans, il l'a prise au vol. Il a pas été loin. Il a raté son coup. Y avait à peu près ça entre la cage et les bois . Cric!... ça a bloqué la cage dans le puits, et puis il était mort. Il était complètement disloqué, un vrai squelette. Il était un mannequin quoi, il était disloqué, complètement. Ils ont été presque une journée, les gars comme Rotureau, à défaire tout cela. Fallait qu'ils descendent ; qu'ils coupent tous les guides pour dégager la cage et puis dégager le gars. Et puis après, les réparations. On a été une journée sans monter de charbon et puis, il était mort. Oh, un gars qu'était pas vieux et il avait au moins 7 ou 8 gamins. C'était une grosse famille. Vous vous rendez compte quand le comptable a été avertir sa femme : "Ah, votre mari a attrapé un accident." L'accident était tellement un accident, qu'il était mort.

**F.M.** : Le gars devait pas être beau à voir !

**L.B.** : Autrement, y a pas eu de grave accident dans la mine. Quelques uns, mais des petits trucs de rien. Ca arrive toujours, une pierre ou un bout de bois qui tombe. Moi, j'ai eu plusieurs côtes de fêlées.

**F.M.** : Quand même des côtes de fêlées !

**L.B.** : Oui, tout ça pour aller... Le gars n'était pas là alors : "Tiens, tu vas remplacer untel." "Bon, d'accord !" Et puis, ben, c'était peut-être pas de sa faute, quand tout d'un coup, hop!... un poussard était là... Allez hop!...

**P.B.** : Les fameux tapis. En quelle année c'est venu ? Quand ça s'est mis en place ?

**L.B.** : Oh, ben pas très longtemps après que j'ai commencé à travailler. Y avait peut-être 5 ou 6 ans que je travaillais.

**P.B.** : Dans les premières années 50 quoi.

**L.B.** : Oui, à peu près.

**P.B.** : Et les marteaux piqueurs à eau ?

**L.B.** : Ah ! Les premiers marteaux piqueurs à eau, les perforateurs, on les a eus très tard, quand ils ont vu qu'on était handicapés dans la poussière. On a eu des perforateurs avec de l'eau qui passait dedans. C'était ravitaillé par des bonbonnes sur des chariots. Je sais pas comment ça se faisait chez vous dans l'ardoise, mais on avait un petit chariot, un petit Decauville, puis des bonbonnes et les flexibles étaient branchés là-dessus et l'eau venait dans les perforateurs et ça venait dans les burins par un trou.

**P.B.** : Ca a dû être comme ça un temps aux ardoisières, puis après, c'était branché directement.

**L.B.** : Oui, parce que, nous, c'était branché sur les colonnes et si on voulait, on pouvait rouler notre chariot avec des flexibles qui venaient. Alors là, c'était un peu mieux. Mais si, par exemple, on amorçait notre burin (c'était des burins à étoile, avec des diamants au bout. Ça perçait bien !) seulement, si par hasard, au départ, tu mettais pas tout à fait assez d'eau, et puis, des fois on n'y pensait plus, on avait tellement l'habitude de miner à sec, ah ! Le burin était bouché. Des fois, on arrivait bien à le déboucher, mais des fois, on n'y arrivait pas et fallait le faire monter au jour et puis en reprendre un autre. Mais ça faisait de la boue au lieu de la poussière. Oui, ça faisait de la boue, ç'était pas mieux pour nous, pas mieux. Mais on ne respirait pas de poussière.

**P.B.** : Moins de poussière !

**L.B.** : Oui, beaucoup moins de poussière !

**F.M.** : C'était vers quelle année ça ? 55 ?

**L.B.** : Oui, peut-être. Oui, peut-être même avant : 49. Entre 50 et 55, j'peux pas dire. C'était mieux parce qu'en minant à sec, c'était un masque qu'on avait, un masque avec une éponge qu'on humectait et qu'on mettait dedans. Bon, ça allait bien, mais, quand on était deux sur le perforateur, on se voyait même pas dans la poussière. On était l'un à côté de l'autre, mais on se voyait pas. Au bout d'un moment, on pouvait plus respirer. Sur les masques, y avait épais comme ça de poussière, alors, tac!, on enlevait tout, on mettait le masque de côté et on continuait à miner à sec. Y avait pas d'autre solution, autrement, fallait rester à rien faire. Ben, oui, mais la paye aurait pas été la même.

**F.M.** : C'est sûr !

**P.B.** : Vous disiez que vous étiez rentré en 48. En 48 y a eu une grève importante des mineurs.

**L.B.** : Oui.

**P.B.** : Vous étiez rentré à ce moment-là ?

**L.B.** : Je sais pas. Peut-être pas parce que je suis rentré au mois de mars.

**P.B.** : Au mois de mars 48 ?

**L.B.** : Oui. J'me souviens pas exactement.

**F.M.** : Ca ne s'rait pas en 49 ?

**L.B.** : Attendez, j' ai été 15 ans. Du mois de mars 49 à 64, ben oui, ça fait 15 ans, c'est ça, en 49. J'me suis marié le 27 novembre.

**P.B.** : Vous n'avez donc pas connu la grève de 48.

**L.B.** : Non.

**P.B.** : Il a dû en être question avec les gars qui travaillaient?

**L.B.** : Oh ! Certainement, mais j'vous dis, y en avait pas mal qu'étaient pas syndiqués, alors ils ne s'occupaient pas de ça. J'pense que ça devait tomber à l'eau.

**F.M.** : Vous n'aviez pas tellement de poids.

**L.B.** : Non, c'est sûr !

**F.M.** : Vous auriez fait la grève, ça n'aurait pas servi à grand chose.

**L.B.** : On l'a fait la grève ! Une fois. Mais il n'en est pas résulté grand chose. Et puis, c'est pareil j'vous dis. Tout le monde était d'accord pour faire la grève, même les non syndiqués, mais quand y a eu un jour de grève beaucoup se sont amenés en disant: "Ben, on peut pas rester comme ça." Et y en a plus de la moitié qu'étaient encouragés à travailler et les autres pas. Qu'est-ce que vous voulez faire quand il n'y a pas d'entente ? C'est pas possible! Alors il a bien fallu reprendre, ben oui ! Mais résultat, on n'avait rien !

**P.B.** : Qui est-ce qui l'a mis en place le syndicat ?

**L.B.** : Ben, je sais pas trop. Y a eu un gars qu'était venu de Trélazé. Je me rappelle plus comment il s'appelait, alors il a du contacter Joseph Daniel. J'étais pas délégué à ce moment là, syndiqué mais pas délégué. Daniel était le président du syndicat, alors ils avaient dû se contacter ensemble et puis il est venu comme ça. Alors il leur avait demandé comme ça aux gars qui c'est qui veut se syndiquer. Y'en avait plus de la moitié : "Ah ! Je veux pas de ça, faut payer le timbre tous les mois, ainsi de suite... bon. Je peux pas vous expliquer précisément comment que c'est venu ce truc-là.

**P.B.** : C'est moi, si vous voulez, dans les recherches que je faisais, j'ai des résultats d'élections des délégués mineurs. Aux Bruandières, la circonscription a été faite en 45. Alors y'a eu Mouet...

**L.B.** : Ah ben Mouet, j'ai connu.

**P.B.** : Le Gras Jules.

**L.B.** : Jules Le Gras, il a été délégué, non ?

**P.B.** : Oui, il a été suppléant.

**L.B.** : Ah oui ! Suppléant peut-être parce qu'il a travaillé aux Malécots. Il était au jour, il recevait les wagonnets de charbon.

**P.B.** : Y'a eu Rotureau.

**L.B.** : Roland Rotureau , la maisonnette.

**P.B.** : Y'a eu Jamin.

**L.B.** : Jamin c'est moi qui... non attendez, y'en a eu un autre, Gaignard sans doute. J'ai pris encore après.

**P.B.** : Avec Jamin, y'a eu Rochard.

**L.B.** : Oui, Auguste Rochard, j'ai travaillé avec lui aussi.

**F.M.** : Vous connaissez tout le monde.

**P.B.** : ... qui est décédé dans un accident.

**L.B.** : Oui à Chaudefonds.

**P.B.** : Et qui a été remplacé par Laurendeau.

**L.B.** : Marcel Laurendeau.

**P.B.** : Oui.

**L.B.** : Qui est mort aussi.

**P.B.** : Et puis là, aux élections d'après, Rotureau Roland est revenu.

**L.B.** : Ah peut-être bien.

**P.B.** : Qui est passé titulaire, et y'a eu Marcel Eveillard.

**L.B.** : Marcel oui, qui était suppléant sans doute ? Mon beau-frère.

**P.B.** : Après j'ai plus.

**L.B.** : Marcel Eveillard, il devait être sans doute un petit peu avant que je rentre à la mine. Y'a pas eu Henri Beaumont ?

**P.B.** : En 52.

**L.B.** : Oui, mais y'a pas eu Henri Beaumont aussi ?

**P.B.** : Je sais pas, après 52 j'ai plus.

**F.M.** : Les Bruandières ou les Malécots ?

**P.B.** : Les Bruandières, les Malécots, c'était la même mine.

**L.B.** : Oui, c'était pareil. Mais après, Roland Rotureau...

**P.B.** : Rotureau, qu'était suppléant en 48, il est passé titulaire en 52.

**L.B.** : Après ça a été Jamin.

**P.B.** : Jamin en 49.

**L.B.** : Y'en a eu un autre parce que moi je travaillais avec lui. Quand il faisait les visites, au fond et au jour, il avait dit à M. Fourmault : Je veux pas que vous mettiez quelqu'un d'autre – on était dans un éboulement dans la 3<sup>ème</sup> galerie – vous laissez Bourigault là. Vous pouvez mettre un gars de 6<sup>ème</sup> catégorie avec – j'étais peut-être en 4<sup>ème</sup> ou en 5<sup>ème</sup> à ce moment là – mais je veux pas en voir un autre. Parce que je veux pas revenir demain et puis que le chantier soit par terre.

**P.B.** : Pour le jour, y'a eu une circonscription qui s'est créée en 47 et je n'ai qu'une élection avec Onillon et Boidron.

**L.B.** : Boidron j'ai bien connu. Onillon aussi mais je travaillais pas au moment où Onillon y était.

**F.M.** : Boidron, c'est le treuilliste ?

**L.B.** : Boidron, il était treuilliste et lampiste en même temps. Enfin il faisait un peu de tout, la forge... Il habitait à Chaudefonds, au bout du pont. Y'a une petite maisonnette où passait le Petit Anjou (*plutôt la ligne de Chalonnnes à Perray-Jouannet – NDLR*).

**F.M.** : Oui d'accord.

**L.B.** : Boidron, il y a été longtemps à la mine.

**F.M.** : C'est sa petite fille qui est actrice avec Navarro maintenant.

**L.B.** : Ah oui, oui oui.

**P.B.** : Avec Navarro ?

**F.M.** : Oui oui.

**P.B.** : Celui qui a aidé à monter le syndicat, c'est pas Allard ?

**L.B.** : A quelle époque ? Je m'en souviens pas. C'est possible. Je sais qu'il est venu plusieurs fois. On avait même rendez-vous chez Jouet, en haut de la côte de la Corniche où y'a un restaurant maintenant. Mais je me souviens pas du nom.

**P.B.** : Si c'est lui, il devait se déplacer en moto. Non ? Pas de souvenirs ?

**L.B.** : Non, pas de souvenirs. On peut pas tout savoir.

**P.B.** : De toute façon c'est pas un problème.

**L.B.** : Attendez, ce que je voulais dire après Jamin, ça a du être Henri Gaignard. Mais aux Malécots en quelle année ? Je me souviens pas au juste. Après, ça a été moi le délégué pendant 3 ans et j'avais un suppléant, c'était Emile Guichard, celui que je disais tout à l'heure qui est mort là...

**F.M.** : Ah oui.

**L.B.** : Qui a fini son temps là-bas.

**F.M.** : D'accord, qui a fini aux Ardoisières.

**L.B.** : Oui, Henri Gaignard il habitait à la Haie-Longue. Ses enfant sont aussi à la Haie-Longue.

**P.B.** : Vous avez été que trois ans D.M. Vous avez arrêté ou c'était la fin ?

**L.B.** : Non après, je sais pas, ça a du arrêter là. C'était peut-être bien la fin de la mine. Parce que ça a fermé en 64. Et ça devait être vers 61 – 62. Ah oui parce qu'un petit peu avant que la mine ferme, un mois avant la lettre de licenciement, Fourmault me fait venir dans son bureau. L'ingénieur il me dit : dites-donc Bourigault, vous êtes délégué mais ça va être comme tout le monde. Vous allez avoir votre lettre de licenciement. Ben oui, ben d'accord. Il me dit : on vous fera embaucher à la mine des ardoisières à Trélazé. C'est ça, avec 30% de silicose ils me prendront pas, ou alors au jour. Ah si, peut-être, bon... Mais j'ai été aussi malin que lui. Malgré que je sois peut-être pas intelligent, j'ai écrit à l'Ingénieur en Chef des Mines de Nantes.

**P.B.** : C'était votre patron ?

**L.B.** : Voilà. Alors comme ma femme écrivait bien et puis qu'elle ne faisait pas beaucoup de fautes, il m'a répondu l'Ingénieur en Chef. Il m'a dit : du moment que vous êtes délégué, vous devez rester jusqu'à la dernière minute à la mine. Bon ben quand j'ai eu ça, j'ai été voir M. Fourmault. Comme ça vous me balancez ? Ben oui, comme tout le monde ! Ah je dis non, je regrette. Je lui dis : tenez, v'là le courrier de Mr je ne me rappelle plus comment, Ingénieur en Chef des Mines. Comment ? Vous avez écrit ? Ben oui, pourquoi que j'aurais été plus bête que d'autres quand même. Bon ben on va vous garder. Vous êtes bien obligé ! Pis heureusement, parce qu'il m'aurait manqué du temps. Alors celui qui a été attrapé, ça a été Guichard mon suppléant. Il était déjà bien plus vieux que moi, mais il avait pas beaucoup de mine. Peut-être 9 ans de mine environ. Bon, il a dit, moi, de toute façon j'irai chez moi. C'est là qu'il est parti et pis il n'y a pas été longtemps. Il a arrêté un petit peu avant, puis il a pas touché sa retraite puisqu'il est mort. Il était asthmatique. C'était la fin de la mine là.

**P.B.** : D'accord. Quand vous étiez D.M., c'était vous qui étiez aussi secrétaire du syndicat ?

**L.B.** : Non.

**P.B.** : Non, c'était qui ?

**L.B.** : Je sais pas s'il n'y a pas eu Joseph Daniel. Il me semble, parce que c'est vieux tout ça.

**P.B.** : J'ai conscience de vous demander des choses difficiles.

**L.B.** : Faut se rappeler un petit peu de tout. Il me semble que c'était Joseph Daniel, qu'est mort maintenant. Il est sorti de la mine, il avait au moins 60% de silicose et le cœur malade.

**P.B.** : y'avait des liens entre vous, Mine des Malécots et puis...

**L.B.** : Les ardoisières ?

**P.B.** : Les ardoisières ou sur le plan national, au niveau des mineurs.

**L.B.** : Non, je ne pense pas. Je n'ai jamais eu le temps, quand j'étais délégué, j'ai jamais eu de contacts.

**P.B.** : Jamais.

**L.B.** : Sauf peut-être les anciens je sais pas, là je peux pas vous dire là.

**P.B.** : Comment vous avez été désigné pour être délégué mineur alors ?

**L.B.** : Ben par le vote, naturellement.

**P.B.** : Bon y'a le vote d'accord. Mais il a bien fallu que vous soyez présenté avant.

**L.B.** : Oui, parce que les gars, sans doute, avaient confiance en moi, et puis j'étais en 6<sup>ème</sup> catégorie. Y'en avait pas tellement qui étaient en 6<sup>ème</sup> catégorie, alors faut prendre un gars qui sache le travail et ainsi de suite.

**P.B.** : Pis c'est obligatoire !

**L.B.** : Oui, alors ça a été voté et puis je suis passé comme ça, à la suite de Jamin. Les ouvriers, j'ai pas toujours été d'accord avec eux. Vous savez ce qu'ils me disaient des fois : ah oui, forcément, tu fayottes avec le patron. V'là comment ça passe des fois. Tu nous défends pas. Je disais : vous êtes marrants, c'est difficile hein ! Non je me mets pas du côté du patron, je me mets du côté des ouvriers mais y'en a beaucoup qui ne veulent pas m'écouter. Comme par exemple, je vais vous faire une supposition là : Un jour M. Fourmault – on apportait toujours une bouteille, de la boisson – ça faisait bien longtemps que je travaillais déjà. Un jour y'a un gars qu'avait sa musette sur le dos, son casse-croûte et puis sa bouteille. Alors on se mettait sur les rails, comme ça, on prenait la colonne et Brrr ! On descendait jusqu'au fond. Impeccable. Manque de chance, il loupe son coup au départ, il tombe et sa bouteille se casse. Le voilà blessé. Au jour. Il a été peut-être 15 jours, 3 semaines arrêté. Alors, à la suite de ça, M. Fourmault me dit : dites-donc M. Bourigault, vous venez au bureau. Bon il me dit : vous avez vu l'accident, c'était André Davy. Ben je dis oui. Il faudrait dire aux ouvriers maintenant qu'ils apportent soit un bidon ou une gourde, enfin quelque chose qui ne se casse pas. Très bien, je vais communiquer cela aux gars. Alors quand on a été tous réunis, en attendant la cage pour remonter, on était 10 – 15, je dis aux gars : j'ai quelque chose à vous suggérer là. M. Fourmault m'a dit, à la suite de l'accident de Davy, que le plus vite possible il faudra prendre des bidons ou des gourdes qui ne se cassent pas. Bon oui, oui d'accord. Y'en a plusieurs, je cite pas les noms, ils ont dit : Ah ben sûrement pas, moi j'apporterai ma bouteille comme tout le temps. Je dis : écoutez vous faites comme vous voulez, maintenant moi je vous le dis, M. Fourmault a dit ça. Faites ce que vous voulez. Bon ça a duré 3 à 4 jours, et puis M. Fourmault en remontant il m'a dit : mais dites-donc vous n'avez pas dû faire la commission. Comment ? Pour le coup des bidons et pis tout ça. Ah je dis si, même en bas de la cage. Mais il y'en a eu plusieurs qu'on pas voulu m'écouter. Il me dit : c'est ce que je me suis aperçu, parce qu'il y a encore des bouteilles. Je lui dis : arrangez-vous avec eux, moi je peux rien faire. Ils ne veulent pas. Alors il a été les trouver. Du moment que c'était M. Fourmault qu'avait dit ça, le lendemain, y'avait un bidon. Ils voulaient pas m'écouter. Par contre, tous les autres ils étaient d'accord.

**P.B.** : Mais est-ce que ce n'est pas renverser les responsabilités, parce que c'était d'abord sa responsabilité à lui de faire une note de service et puis...

**L.B.** : Oui, mais il m'avait chargé de faire la commission. Je l'avais bien fait, mais ils ne voulaient pas m'écouter, les gars. Moi je n'y peux rien. C'est marrant, sitôt qu'il leur avait dit, hop, dès le lendemain, ça y est. Alors j'ai dit aux gars : vous voyez, moi je vous dis quelque chose, vous voulez pas entendre raison. Du moment que M. Fourmault vous le dit, vous le faites tout de suite. Et puis après vous allez dire comme ça que je suis un faux jeton, enfin que je suis d'accord avec le patron. Et comment vous êtes vous ? Je disais.

**P.B.** : Comment ça se passait pour les revendications, les problèmes qu'étaient posés ?

**L.B.** : Ben ça se passait, c'est à dire que les ouvriers n'avaient pas confiance. Il n'en n'était pas question pour ça. Ils devaient faire une réunion ensemble, avec le gars d'Angers. Je sais pas moi, j'ai jamais bien assisté à ça.

**P.B.** : C'est étonnant que...

**L.B.** : Ah bien, j'étais pas élu quand je parle de ça. Quand le gars venait faire les réunions, j'étais syndiqué mais j'étais pas délégué. Alors je sais pas. Je suis venu aux réunions des fois chez Jouet là. Mais je me rappelle pas de ce gars là, comment il s'appelait, de Trélazé. Il doit être certainement très âgé maintenant. Il est peut-être mort.

**P.B.** : Si c'est celui auquel je pense, Néness Allard, il n'est pas décédé. Il a 88 ans.

**F.M.** : Il faudrait lui demander.

**L.B.** : Je me souviens pas du nom.

**P.B.** : Il m'a dit qu'il était venu, mais c'est l'époque... Il se déplaçait beaucoup à moto, c'est pour ça que j'ai dit...

**L.B.** : Moi je me suis jamais déplacé, mettons à Angers. Les délégués d'avant, par contre, ont été plusieurs fois, je me rappelle, à Angers. Je sais pas où, par Trélazé, pour discuter avec les syndiqués et ainsi de suite. Moi je n'ai jamais eu l'occasion de me déplacer.

**P.B.** : Et les discussions, c'était toujours avec l'ingénieur d'ici, jamais avec Bessonneau ?

**L.B.** : Oh je ne pense pas. Non, ou tout au moins ils ne nous le disaient pas.

**F.M.** : C'est un monde à part, parce que je sais qu'à Bessonneau la plupart des employés ne savaient même pas qu'il y avait une mine qui existait.

**L.B.** : Puis il y avait tellement d'ouvriers à Bessonneau. A l'époque où je travaillais moi, y'avait 6 ou 7000 ouvriers.

**P.B.** : Heu je sais plus. Ils ont été 5000 sûrement.

**L.B.** : Oh oui, on m'avait dit dans les 6000. Et il y a eu jusqu'à 12000 ouvriers !

**P.B.** : Oui oui, tout compris oui.

**L.B.** : Montrejeau, tout ça. Y'avait grand, moi je me rappelle de ça j'étais gosse hein.

**P.B.** : Et vous étiez payé aux pièces ?

**L.B.** : Ben quand on travaillait dans les...

**P.B.** : Uniquement au niveau de l'avancement ?

**L.B.** : Oui, là on était au marchandage, au mètre d'avancement. Mais autrement on était payé à l'heure ou alors au wagon de charbon, ça dépendait. Si vous aviez des belles tailles, des fois, plus on faisait de wagons de charbon, on était payé tant du wagon, et on gagnait plus.

**P.B.** : Mais c'est la direction qui décidait, ou c'est vous qui demandiez ?

**L.B.** : Ah non ! C'était Fourmault qui disait : bon, y'a un chantier qui est avantageux là. Ça vous dirait pas le marchandage ici ? (il appelait ça le marchandage).

**P.B.** : Oui, c'est ça oui.

**L.B.** : Il disait : je vous donnerai tant du wagon de charbon. Plus on faisait, plus on gagnait. Sinon on était payé à l'heure. Seulement quand je vous ai dit tout à l'heure que le chantier s'était écrasé à la suite des mines, on n'était plus au mètre d'avancement depuis un moment. Parce qu'il a fallu remonter ça. Il a dit : vous remontez ça à vos frais hein ! On a tâché de faire le plus vite possible et puis après on est reparti. On n'a pas été payés le temps qu'on a remonté les machins.

**P.B.** : Vous n'avez pas été payés ?

**L.B.** : Ah non non ! Il a dit : dame, ça doit être de votre faute. J'ai dit pourtant : non, c'est pas de notre faute mais ça arrive comme ça, bizarrement. C'aurait été vous qu'auriez été avec nous, c'était pareil. Ah oui !!! Vous vous débrouillez !

**P.B.** : Y'a pas eu moyen de vous faire payer ?

**L.B.** : Non, on n'a pas été payés. On a été 4 – 5 jours. Alors, après, on a refoutu un coup pour... Parce qu'il y avait un gars avec moi, qu'était pas faignant si on veut, mais pas trop avantageux. Et pis je sais pas, ça y disait pas grand chose le travail. Alors j'avais demandé à M. Fourmault, j'ai dit : le gars qu'est avec moi il est bien gentil et tout, mais moi il faut que je fasse le travail de deux et c'est pas si avantageux hein. Je veux pas dire que c'est de sa faute, non, mais je dis autant que possible changez-le. Mettez-le à l'heure avec quelqu'un d'autre. Alors il l'a changé, il m'a mis un autre gars, un gars que je connaissais bien et pis qui bossait. Il était bien plus grand que moi, alors pour le perforateur c'était bien comme ça.

**F.M.** : Ça discutait, au fond, entre vous ?

**L.B.** : Ah oui oui. Y'avait des chantiers qu'étaient presque touche à touche. Un chantier là, et un chantier là, ainsi de suite... Et quand on cassait la croûte, on se réunissait. Des fois on était une dizaine à manger.

**P.B.** : Vous travailliez deux par deux autrement ?

**L.B.** : Ah presque tout le temps oui. Oui tout le temps. Il fallait bien parce que le mineur qui était au fond de la taille pour un travers-banc, ou autre chose, dans le charbon, il faut bien qu'il y ait un manœuvre pour apporter les bois qu'il a besoin et pour rouler les wagons de

charbon, qui aide quoi. Je suis tombé avec des bons gars et puis des bons manœuvres. Ah oui. Il y en a d'autres par contre, il fallait les pousser un petit peu. C'est partout pareil hein, ah oui !

**P.B.** : En dehors du travail, vous vous voyiez comme ça, ou simplement des trucs de camaraderie... ?

**L.B.** : Non pas beaucoup, parce que moi, en dehors du travail de la mine, j'allais ailleurs travailler. Je ne faisais pas que mes 8h par jour.

**P.B.** : Vous faisiez deux journées dans une.

**L.B.** : Ah oui presque. Soit les vendanges, soit la maçonnerie. Des fois je faisais comme ça 8h à la mine et puis j'en faisais 6 ou 5 à côté. Tout ça pour faire de l'argent.

**P.B.** : Tout à l'heure, vous disiez que vous étiez crevés quand vous faisiez...

**L.B.** : Oui mais quand on était du poste du matin par contre, on commençait à 6h le matin, on finissait à 1h30. Il était 2h quand on arrivait chez nous. On cassait une bonne petite croûte, j'allais faire une petite sieste et là je retournais travailler. Pas toujours bien délassé comme on dit, mais on changeait de boulot. Et puis quand j'étais du poste de l'après-midi, ben je faisais l'inverse. J'allais un petit peu le matin, 2 ou 3h et puis après je cassais une petite croûte, j'allais me coucher un petit peu jusqu'à 1h30. Et le soir on rentrait à 9h.

**P.B.** : Est-ce que les gars qui étaient avec vous – comme on le disait tout à l'heure – qu'étaient moins avantageux, c'est pas justement parce qu'ils avaient travaillé, qu'ils avaient fait une journée avant ?

**L.B.** : Ah non non ! Y'en avait qui travaillaient pas après la mine hein ! Quelques uns, mais y'en avait beaucoup qui faisaient la faridondaine chez Coulon hein ! Ils étaient tous bourrés. Il vendait du vin à emporter et pis ils pouvaient boire... J'ai vu des gars moi, comme Chevreau, on l'appelait bonbonne, il y passait toute l'après-midi. Il prenait pension chez Sénard, à Chalonnnes, l'ancien café là. Pas celui du coin mais y'en avait un avant à gauche.

**F.M.** : D'accord.

**L.B.** : Ben je l'ai vu passer des après-midi de temps, après la mine, il rentrait juste chez Sénard pour se coucher ou manger un petit bout. Il se couchait puis le lendemain matin hop ! Mais il était toujours à l'heure. Il ne travaillait pas en dehors de la mine.

**P.B.** : Pour la Sainte Barbe, y'avait quelque chose de spécial ?

**L.B.** : Oui, ben, de spécial... à Chaudfondes, au bistrot chez Martin, l'ingénieur venait avec nous. On avait à boire, des gâteaux, une petite fête. Pour finir, la dernière Ste Barbe qu'on a eue, c'est M. Fourmault qu'a apporté du vin de chez lui parce qu'il avait une petite vigne qu'il faisait faire. Il avait apporté du vin et des gâteaux, on avait fait ça sur le carreau.

**P.B.** : Ah oui ?

**L.B.** : C'était pas une grande fête. Ça durait mettons 2 heures... 2 ou 3 heures. On prenait un coup puis des gâteaux, puis après, tout le monde s'en allait.

**F.M.** : C'était férié. Vous étiez payés ce jour-là, quand même.

**L.B.** : Oui, oui. C'est le 4 décembre, je crois.

**P.B.** : Vous disiez, là, que vous buviez un coup et que vous aviez des gâteaux, mais qui payait ?

**L.B.** : Alors ça, c'était pas nous ! Ça venait de la direction ou des ingénieurs, je sais pas. Oh, probablement de la direction, je pense.

**P.B.** : Ils étaient comment les ingénieurs avec vous ?

**L.B.** : Oh, ben, y'avait pas de difficulté, ben non, question de ça. On voyait bien qu'ils étaient au-dessus de nous, naturellement, mais on était comme si on avait travaillé ensemble, comme des ouvriers, pareil. Ils faisaient pas de difficulté.

**P.B.** : Y'avait pas de retrait ?

**L.B.** : Non, non, pas de mon temps. Moi, j'ai jamais connu de remarques au moment de boire et des gâteaux.

**P.B.** : Y'avait pas de messe, d'office religieux ?

**L.B.** : Non.

**P.B.** : Non, rien ?

**L.B.** : Non, j'ai pas connu ça. Peut-être que ça existait, mais j'ai pas connu. Et puis comme la chapelle, c'était délabré...

**F.M.** : Maintenant, y aurait peut-être des messes ?

**L.B.** : Oui, j'ai vu la chapelle quand elle était bien. Y avait des chaises et tous les outils aussi des mineurs, de chaque côté des écussons...

**F.M.** : Ils ont été volés ces outils.

**L.B.** : Oui, tout ça a été volé.

**F.M.** : C'est des gens dans le coin...

**L.B.** : Ben oui. J'ai vu le clocher, à partir du bas jusqu'en haut, c'était que des nids de corneilles, avec des fagots de sarments.

**F.M.** : Ah oui.

**L.B.** : Impossible de monter dedans. Et puis après, quand les allemands ont été là, ils avaient miné le cimetière. Des mines "personnelles", ils avaient tout miné partout. Et les gars, c'était les Français qui gardaient les Allemands, étaient bêtes. Y'en avaient qu'étaient pas plus intelligents. Y'en a qu'ont pris leurs fusils, et c'est là qu'ils ont descendu la statue et les vitraux. Ils cassaient tout.

**F.M.** : Le cimetière était miné vous dites ?

**L.B.** : Oui, et après ils ont fait déminer par les Allemands qui avaient fait miner tout ça (c'était eux ou peut-être d'autres...). Soit disant qu'il n'y en a plus, mais qui dit ?

**P.B.** : Dernière question : si c'était à refaire ?

**L.B.** : Ah ben je retournerais à la mine !

**P.B.** : Oui.

**L.B.** : Ah oui ! Si la mine avait pas fermé, malgré que j'étais silicosé à 30%, j'aurais certainement fait quelques années, tant que j'aurais pu. Ah ça c'est sûr. Vraiment je m'y plaisais, j'avais pas loin à aller travailler. J'habitais Ardenay, et après je suis allé habiter à la Haie-Longue en bas. Un coup de vélo, ben ça y était.

**F.M.** : Et puis les conditions se seraient améliorées je pense.

**L.B.** : Ah oui. Plus ça allait, et plus on gagnait.

**F.M.** : Ils auraient modernisé.

**L.B.** : Oui ben voilà. Et puis on allait trouver M. Fourmault. On disait : vous nous faites bosser mais faudrait quand même un petit peu de rallonge. Je vais en parler chez Bessonneau. Il en parlait, et 4 jours après, 8 jours après il nous disait : c'est d'accord, vous aurez tant à l'heure. L'heure nous intéresse pas, c'est plutôt le pourcentage mais enfin bon... Pour finir on avait quand même dans les 200 F, je parle en francs. Dans les 200 et quelques francs de l'heure. Quand j'ai commencé, y'avait à tout casser 50 balles. Si ça avait été comme ça dès le début, on aurait réussi à avoir beaucoup plus, et la retraite aurait été moitié plus forte !

**F.M.** : Ben oui.

**L.B.** : Forcément.

**F.M.** : Merci infiniment de votre accueil et de vos réponses fournies.

**P.B.** : Oui, Merci beaucoup M. Bourigault.